

INTRODUCTION

« L'île où se déroule cette histoire n'est pas très connue. Elle flotte dans le golfe du Mexique, à la dérive en quelque sorte, et seules quelques mappemondes particulièrement sévères la signalent ».

Schwarz-Bart, Simone — *Ti Jean l'horizon*¹

Ce numéro sur les Antillaises exprime d'abord le sentiment d'une urgence et la volonté de combler un manque. En effet, le féminisme est resté largement blanc alors même que la France est multi-ethnique. Les « voix du féminisme noir »² ne se sont pas fait entendre — ou du moins nous ne les avons pas entendues — alors qu'aux États-Unis et en Grande-Bretagne elles remettent en question une certaine vision monolithique, aussi bien en termes de race que de classe, du féminisme. Plus précisément choisir les Antilles pour amorcer cette réflexion, c'est se situer au cœur d'ambiguités multiples et réciproques. On pourrait dire, pour paraphraser Simone Schwarz-Bart, que l'histoire où se déroule cette île n'est pas très connue. En effet, les Français ont débarqué aux Antilles il y a trois cent cinquante ans, y ont introduit l'esclavage et la société antillaise s'est constituée dans la lutte entre pouvoir blanc et résistances esclaves. Avec l'accession au statut de département en 1946 puis le développement des migrations des Antillais vers la Métropole, les Antilles deviennent la « vitrine de la France » aux Amériques alors que les structures productives se défont. Elles n'en restent pas moins en dehors de la représentation que les Français (métropolitains) se font de leur territoire ; de leur unité ethnique et de leur identité culturelle, et cela tant institutionnellement — comme le marque l'exclusion des DOM de la comptabilité nationale ou des recensements — qu'imaginativement. Quant aux Antillais, en France ils ne se sentent pas chez eux et, chez eux, ils sont encore

Les Antilles n'en vivent pas moins une période de grande créativité culturelle dont un numéro de *Présence Africaine* rendait compte en 1982³, et où des femmes s'exprimaient. Un numéro des *Temps modernes*⁴ a été consacré à l'aspect socio-économique des réalités antillaises. On aurait attendu un article sur les femmes ou sur les rapports sociaux de sexe. Or aucun des articles proposés sur ces thèmes n'a été retenu : c'est dire le peu d'intérêt porté aux femmes et le biais androcentrique qui a prévalu. Cependant les femmes apparaissent, mais pas comme sujets : elles n'y sont que la malédiction portant sur la seule population jugée intéressante, la masculine. Dans un article sur « L'identité ou le retour du même » un auteur⁵, métropolitain et masculin, expose que la dépendance, l'assistance et l'assimilationnisme des Antilles proviennent de la relation exclusive à « l'objet primaire », entendez par là : la mère, et de l'absence de la reconnaissance du père. « Faiblesse de la polis qui recoupe ce paradoxe familial : la force de l'attachement à la mère et la labilité du lien fraternel ». En effet, nous expose-t-on doctement, « il n'y a pas de fratrie qui soit féminine » (à quoi l'on peut ajouter que, par définition, il n'y a pas non plus de sororité qui soit masculine). Or, ce numéro comporte d'excellentes analyses économiques et politiques, ce qui rend encore plus frappante l'absence de toute analyse sérieuse des rapports de sexe. Si cette bouillie psychanalytico-anthropologique, reposant sur des théories pour le moins fantaisistes, a pu être publiée, ce n'est pas malgré mais à cause de son sexisme.

A l'opposé de ces mises en accusation des mères antillaises, Beauvue-Fougeyrollas⁶, Alibar et Lembeye-Boy⁷ ont donné la parole à des Antillaises, de l'émigration pour la première, de l'intérieur pour les secondes, remettant ainsi en question bien des stéréotypes. Il manquait cependant une analyse sociologique qui intègre des données statistiques et objectives à des données qualitatives et qui donne la profondeur historique des classes de sexe aux Antilles en restituant les continuités aussi bien que les discontinuités temporelles.

Ce numéro, fidèle à la vocation de *Nouvelles questions féministes*, part des conditions matérielles d'existence des femmes et des hommes, pour chercher à comprendre la nature de leurs rapports, pour savoir si les Antillaises sont opprimées et dans ce cas comment elles le sont. En effet, l'oppression des femmes est loin d'être uniforme, elle varie selon les pays, les classes, les époques. Ainsi sous l'esclavage (Gautier), femmes et hommes sont également appropriés juridiquement mais derrière cette égalité formelle, leurs situations sont bien différentes. Ainsi les hommes peuvent acquérir des qualifications ouvrières qui leur rapportent des gratifications matérielles, du prestige et du pouvoir, alors que peu de femmes jouissent de ces possibilités. Par ailleurs, l'attitude des maîtres

ont utilisé tantôt la constitution de familles esclaves dont l'homme est le chef, tantôt des gratifications et surtout des tortures appliquées aux seules femmes.

Les femmes ont-elles consenti à l'horreur de l'esclavage ou à l'oppression coloniale ? Alors que la plupart des historiens ou romanciers passent sous silence les résistances féminines, d'autres évoquent des figures légendaires, telle la fameuse mulâtresse Solitude, Guadeloupéenne rebelle au rétablissement de l'esclavage en 1804⁸. C'est une autre héroïne répondant au beau nom de *Surprise* qu'Odile Krakovitch nous fait découvrir. Cependant elle ne se contente pas plus que Gautier pour l'esclavage, d'écrire l'histoire de la Gloire féminine car, en y regardant de plus près, sous l'esclavage comme pendant l'insurrection martiniquaise de 1870, l'action des femmes a été brimée, et par la force si nécessaire, par la conception contraignante de leur « rôle légitime ». Rappelons que pour empêcher les femmes de s'enfuir, on enchaînait leurs enfants. Ces Antillaises se sont révoltées contre l'oppression de leur race plus que contre celle de leur sexe, pourtant la répression fut d'autant plus terrible qu'elles avaient enfreint les limites imposées à leur sexe, et en Martinique elle dépassa celle que subirent les communardes.

Pour la période actuelle, Huguette Dagenais et Jean Poirier, en partant de la « fausse croissance antillaise », décrivent les stratégies des Guadeloupéennes dans une situation où leurs possibilités d'initiative individuelle sont réduites à la plus simple expression. Ils distinguent trois sortes de travail : rémunéré ou au noir, « entraide », « domestique ». Pour pallier l'inexistence d'études de budgets-temps et pour tenir compte des spécificités antillaises, ils ont calculé de façon originale la charge supplémentaire de travail liée à l'absence, fréquente aux Antilles, d'eau courante ou d'électricité. Ils insistent également sur l'appropriation par les femmes des moyens modernes de contraception qui a permis la chute rapide du taux de fécondité.

Si la famille antillaise a été l'objet de débats, elle donne également lieu à bien des fantasmes. Ainsi le cliché d'Antillaises multipliant les enfants de pères différents traîne partout. Or Catherine Charbit, Yves Charbit et Catherine Bertrand démontrent pour la première fois que cette image ne correspond à la réalité que pour une minorité d'Antillaises (7 %). Contrairement à ce qui est soutenu par certains auteurs, ce comportement ne relèverait pas d'un modèle alternatif mais bien de l'échec à réaliser l'aspiration au mariage. Ces mères ayant des enfants de plusieurs pères font d'ailleurs partie des Antillaises les plus défavorisées. Les auteurs en concluent que les Antillaises qui ont pu réaliser leur aspiration au mariage ont un sentiment de réussite, ce qui relance le débat sur le mariage. Que les mères d'enfants de plusieurs pères souffrent d'un sentiment

soient contentes de leurs modes de relation et encore moins que le mariage profite autant aux femmes qu'aux hommes. La recherche sur ce sujet en est à ses débuts aux Antilles. Toutefois des entretiens réalisés par France Alibar et Pierrette Lembeye-Boy montrent que tous les couples n'ont pas le même type de relations. Néanmoins les deux grandes exploitations subies par les femmes : travail domestique et obligation sexuelle, parfois imposées par la violence, se retrouvent aux Antilles comme ailleurs⁹. De plus la valorisation des conquêtes sexuelles pour les hommes et du mariage pour les femmes obligent certaines d'entre elles à supporter des infidélités persistantes dont elles souffrent bien que la société les considère comme normales.

Ces articles apportent donc des informations originales sur les rapports de sexe aux Antilles. Ils ont été recueillis dans le cadre de relations de travail déjà existantes mais nous espérons vivement qu'ils susciteront d'autres articles de féministes antillaises, de l'émigration ou des îles. Nous appelons également à des textes de femmes appartenant aux minorités ethniques aussi bien sur leur situation que sur les relations entre ethnicité et féminisme.

NOTES

1. Schwarz-Bart, Simone, *Ti Jean L'horizon*. Paris, Seuil, 1979, p. 9.
2. Voir notamment White, Frances E., « Voices of Black feminism ». *Radical America*, vol. 18, n° 2-3, p. 7-25, 1985 ; *Feminist Review*, n° 17 analysé dans la revue des revues de ce numéro ou encore Joseph, Gloria ; Lewis, Jill, *Common differences : conflicts in black and white feminist perspectives*, New York, Anchor books, 1981, 300 p.
3. « Présence antillaise. Guadeloupe. Guyane. Martinique ». *Présence africaine*, n° 112-122, 1er et 2ème trim. 82. Ina Césaire y analyse notamment l'image stéréotypée de la féminité dans les contes antillais : la femme ne peut être que mère, sorcière, jeune écervelée ou quasi-nymphomane.
4. « Antilles ». *Les temps modernes*, 39ème année, n° 441-442, pp. 1797-2208.
5. André, Jacques, « L'identité ou le retour du même ». *Les temps modernes*, n° 441-442, pp. 2026-2037, notamment p. 2032.
6. Beauvue-Fougeyrollas, *Les femmes antillaises*. Paris, l'Harmattan, 1975.
7. Alibar, France ; Lembeye Boy, Pierrette, *Le couteau seul*. La condition féminine aux Antilles. Paris, Éditions caribéennes, T.1, 1981, 200 p. ; T. 2, 1982, 283 p.
8. Citée par Lara, Oruno, *La Guadeloupe dans l'histoire*, 1921, rééd. Paris, l'Harmattan, 1981., p. 138. Voir aussi le beau roman de Schwarz-Bart, André, *La mulâtresse Solitude*. 1972, rééd. livre de poche n° 3972.
9. Parmi les nombreux travaux sur la violence maritale aux États-Unis et en Grande-Bretagne (où le viol n'est sans doute pas plus important que dans d'autres pays mais où les féministes sont plus actives) citons un des derniers parus « Marital violence ». *Sociological Review Monograph* 31, 1985, 200 p.

Arlette Gautier

Sous l'esclavage, le patriarcat

Résumé

A. Gautier : « Sous l'esclavage, le patriarcat ».

Aux Antilles françaises, de 1635 à 1848, traditions françaises et africaines se sont conjuguées pour assurer le maintien du patriarcat malgré l'esclavage. Les femmes ont été particulièrement exploitées dans leur sexualité et leurs capacités reproductrices. De plus, la division sexuelle du travail avantageait les hommes et les possibilités de résistance à l'esclavage n'étaient pas identiques pour les deux sexes.

Abstract

Arlette Gautier : « Beneath Slavery, Patriarchy ».

In the French Antilles, between 1635 and 1848, patriarchy was kept alive, despite slavery, by the combined forces of French and African traditions. Women were particularly exploited in their sexuality and their reproductive power. The sexual division of labor, moreover, mainly benefited men and opportunities for resistance to slavery were not identical for the two sexes.

Dans l'effort pour penser l'oppression des femmes, les théoriciennes féministes ont souvent utilisé la comparaison avec l'esclavage¹. Ainsi, pour Simone de Beauvoir, la femme intériorise le besoin qu'elle a de l'homme comme l'esclave celui qu'il a du maître². Pour Christine Delphy, femmes mariées et esclaves sont dans un rapport personnel de dépendance et aucun contrat ne vient limiter la durée ou la nature du travail qui leur est extorqué³. Cependant, si ce parallèle est éclairant et, accessoirement, s'il a motivé mon intérêt pour la question, il masque le fait que les « meubles », définition juridique des esclaves, n'en étaient pas moins biologiquement des hommes et des femmes. Toute distinction sociale entre les sexes aurait-elle disparu sous l'esclavage ?